

LE PARASITISME DANS LES RELATIONS INTERNATIONALES

**«Il parassitismo nella contesa internazionale»
Prospettiva Marxista n° 50 Mars 2013**

La conception dialectique du monde est accoutumée à produire des analyses dans lesquelles un même élément peut avoir une fonction d'accélération et en même temps de frein à l'intérieur d'un système. Les divers éléments sont soumis à un changement dans le temps et à une variabilité dans l'espace. Il sera difficile face à la complexité croissante d'un organisme en observation de rencontrer des éléments qui soient blancs ou noirs. La compénétration d'éléments divers dans la réalité variable de l'espace, mais aussi un devenir et un changement continus dans le temps rendent plus complexe et plus articulée l'analyse de l'organisme dans son ensemble et par conséquent de l'élément étudié à un moment donné.

Les analyses déjà faites dans plusieurs articles de ce journal en 2010 ont examiné le rôle du capital financier dans le système capitaliste. Le débat politique était alors centré, surtout aux Etats-Unis, sur la lutte idéologique contre le monde de la finance coupable d'avoir gaspillé des capitaux et «créé la crise». Dès lors nous avons cherché à comprendre la nature du rapport entre capital industriel et capital bancaire en nous rapportant principalement aux analyses de Lénine dans «L'Impérialisme» en essayant de dépasser ce qui était présenté comme une fausse bataille entre ce qu'on appelle «l'économie réelle» représenté par l'industrie et les manufactures et le monde fictif et aléatoire de la finance.

Il nous semblait déjà que, tout en ayant une base réelle, la schématisation qu'on nous fournissait était très simpliste et ne tenait pas compte de nombreux aspects désormais dépassés du mode capitaliste de production arrivé à sa phase sénile et qu'elle avait surtout pour fonction d'enfumer notre classe avec les habituels boucs émissaires et les voleurs de service partis avec le butin alors que le vrai brigand était une fois de plus le système capitaliste dans son ensemble aussi bien pendant les crises que dans les périodes d'expansion, avec ses contradictions intrinsèques et insurmontables sinon en surmontant le capitalisme lui-même.

Par ailleurs, dans notre vision de l'impérialisme, il n'y a pas l'attente de la mort définitive d'un système vieilli, conscients que nous sommes, conformément aux convictions de notre école et à l'analyse historique, que le capitalisme ne se retirera pas tout seul de la scène pour «putréfaction manifeste», mais ne sera dépassé que par un soulèvement révolutionnaire. Même les pires crises financières cycliques avec éclatement relatif des bulles spéculatives sont quelque chose que le capitalisme peut surmonter par lui-même, non sans morts et blessés laissés bien évidemment sur le terrain dans un processus continu de création et destruction de capitaux.

En ce sens nous savons aussi que le capitalisme entrera en crise au moment où celle-ci deviendra politique et sera une crise entre Etats pour le partage du monde qu'une crise économique pourrait rendre encore plus compliqué. C'est alors que le problème du parasitisme représenté par les activités propres à la finance n'est pas pour nous vague, mais fondamental pour comprendre comment les impérialismes majeurs vivent en tentant d'affronter un élément inhérent à la phase impérialiste, mais qui n'a pas atteint un niveau égal quantitativement et qualitativement dans tous les centres de l'impérialisme.

Le parasitisme est toujours plus au cœur de la lutte entre les grands pays capitalistes parce que d'un côté il affaiblit la puissance économique et politique qui participe au partage de la plus-value mondiale et qu'en même temps il peut créer des difficultés à gérer les différentes fractions capitalistes à l'intérieur des Etats. On peut affirmer que la gestion interne de son propre parasitisme peut être, même pour la première puissance impérialiste, une partie de son propre affaiblissement sur la scène internationale.

Si l'on part de Marx et du troisième livre de «Le Capital», il est encore plus évident que l'analyse du fondateur de notre école est à ce point précise qu'elle arrive à englober tous les aspects du monde bancaire et financier d'aujourd'hui, quand bien même ils n'étaient alors qu'à l'état embryonnaire. Comme si le corps et toutes ses contradictions avaient grandi avec le temps jusqu'à donner des dimensions anormales à certaines de ces contradictions, mais n'avaient pas développé des caractères qui pourraient prendre par surprise la science révolutionnaire. Ceci pour tous ceux qui se disent communistes et révolutionnaires, mais qui vibrent à la recherche de compléments à un marxisme, selon eux daté pour bien comprendre les faramineux «développements» que le capitalisme a connus en 150 ans.

Les banques, comme le rappelle Marx, ne découvrent pas le crédit, car il était déjà présent dans le capitalisme. A part les formes sporadiques de crédit qui existaient depuis des siècles sous forme de prêts d'excédents monétaires à des commerçants ou des Etats en difficulté. Depuis des décennies il était d'usage que dans le même secteur entre le producteur initial de matières premières et le vendeur final existent des formes de crédit qui permettaient déjà une accélération du processus d'accumulation et de reproduction du capital. Les lettres de change étaient la forme sous laquelle ce processus est entré dans la machine capitaliste dès sa phase embryonnaire.

Les banques ont eu le «mérite» de centraliser cette fonction qui aurait été impossible sans elle, à savoir l'élargissement du crédit et donc de l'accumulation capitaliste.

Marx nous explique: «Leur capital de prêt se constitue à partir des dépôts des capitalistes financiers qui leur laissent le soin de le prêter. Avec le développement du système bancaire et surtout dès l'instant où les banques paient un intérêt pour les dépôts, toute l'épargne monétaire et l'argent momentanément inoccupé de toutes les classes y seront déposés. Des petites sommes dont chacune isolément est incapable d'agir comme capital-argent, sont réunies en masses importantes, constituant ainsi une puissance financière». (Le Capital, livre 3 ch. XXV «crédit et capital fictif». Ed. Soc.T VII p.67).

Si un capitaliste ou un commerçant accumulent de l'argent par leur activité économique, mais qu'il est insuffisant pour élargir leur propre accumulation de capital, cet argent est mis en mouvement avec des milliers puis avec des millions d'autres sommes similaires pour devenir capital pour le prêt à d'autres capitalistes. En ce sens, Marx accorde à la banque non seulement le rôle d'engendrer du capital en mettant de l'argent dans la création d'unités productives, mais aussi celui d'élargir l'accumulation à une vitesse bien plus grande que celle qu'il aurait sans ce «créancier collectif». La banque qui évidemment n'est pas étrangère à la logique de valorisation capitaliste de son activité, remplit cette fonction en exigeant pour elle une part du profit.

Le processus et le flux qui se créent sont clairement soumis aux contradictions de la création de plus-value, du profit et de l'accumulation capitaliste à une échelle toujours plus large. En fait, ce processus n'est ni toujours croissant ni encore moins linéaire, il peut cycliquement se bloquer à un point de son délicat mécanisme et mettre en crise ce mécanisme. Ce qui par ailleurs se produit, c'est objectivement un rapport dialectique et contradictoire entre les banques et les capitalistes industriels et commerciaux dans une tension constante pour le partage du profit généré par l'extraction de plus-value. Marx a eu le temps de souligner et analyser les phases où il y avait simultanément une diminution du profit et une augmentation du taux d'intérêt, donc de la part de profit empoché par les sociétés de crédit: «La demande de capital-argent augmenta pour des raisons diverses en 1847 (...) Renchérissement du blé, montée du prix du coton, impossibilité de vendre le sucre à cause de la surproduction, spéculation sur les chemins de fer et krach, engorgement des marchés extérieurs avec des cotonnades, exportation forcenée vers les Indes, importation non moins forcenée des Indes; tout cela dans le but d'une simple escroquerie par le moyen de traites. L'ensemble de ces faits, la surproduction dans l'industrie aussi bien que la sous-production dans l'agriculture, donc des causes très diverses, provoquèrent l'accroissement de la demande de capital-argent, c'est-à-dire de crédit et d'argent. Les causes de la demande accrue de capital-argent résidaient dans le déroulement du procès de production lui-même. Quelle qu'en ait été la cause, c'était bien la

demande de capital-argent qui avait fait monter le taux d'intérêt, la valeur du capital-argent». («Le Capital», livre 3 ch. XXVI, «l'accumulation de capital-argent, son influence sur le taux d'intérêt». Ed. soc.. T VII p.86).

Cette citation du «Capital» nous montre amplement l'analyse par Marx des contradictions intrinsèques au cycle du crédit et au rapport entre capital monétaire et capital industriel. Nous avons là en germes autant d'éléments que nous retrouvons encore dans les cycles d'aujourd'hui. Un taux d'intérêt qui monte avec la contraction du profit. Il monte parce que le capital monétaire est réclamé en masse pas seulement pour continuer le processus d'accumulation capitaliste, mais pour tenir debout après une crise de surproduction dans l'industrie, une sous-production dans l'agriculture et l'apparition comme contradiction évidente de la spéculation. Après avoir décrit le rôle «naturel» du capital monétaire et des banques dans l'élargissement du marché, première raison logique pour laquelle il peut y avoir une grande augmentation de la demande de capital monétaire et donc une augmentation du taux d'intérêt, Marx prend les éléments de tension et la lutte dans le système capitalisme entre diverses fractions de la bourgeoisie pour le partage du profit que la surproduction de marchandises et de capitaux, la spéculation peuvent cycliquement mettre en crise et contracter.

Outre la circulation et l'accumulation capitalistes accélérées, le crédit accomplit aujourd'hui comme hier de façon conséquente le rôle de concentration des capitaux. C'est le même développement de la circulation, le même élargissement du marché mondial qui exigent un niveau élevé de concentration capitaliste, alors que sur un marché local, dans la phase embryonnaire, il n'était en rien nécessaire.

«Le système de crédit accélère par conséquent le développement matériel des forces productives et la constitution du marché mondial ; la tâche historique de la production capitaliste est justement de pousser jusqu'à un certain degré le développement de ces deux facteurs, base matérielle de la nouvelle forme de production. Le crédit accélère en même temps les explosions violentes de cette contradiction, les crises et, partout, les éléments qui dissolvent l'ancien mode de production». («Le Capital», livre 3 ch.XXVII : «le rôle du crédit dans la production capitaliste». Ed. soc T.VII p.106).

Dans cet énorme processus d'élargissement du marché mondial favorisé par le crédit se sont amplifiées certaines contradictions du système capitaliste que Marx avait déjà saisies. Par-dessus tout il y a le développement inégal. Au moment où le marché s'est effectivement globalisé, il a marqué les contradictions et les luttes entre diverses fractions du capital et entre Etats.

Ce processus accompli, les contradictions ont commencé à se manifester ouvertement avec des cycles toujours plus resserrés dans le temps. Aujourd'hui il est normal d'avoir dans certaines régions du globe des bourgeoisies en plein développement là où la demande de crédit toujours plus grande afin d'étendre ce développement donne vie à une forte demande de capital monétaire et à la création d'un niveau élevé de liquidités qui se greffe sur le marché mondial. D'autres régions qui vivent principalement de la rente sur les matières premières tirent avantage du processus d'industrialisation globale, créant à leur tour d'autres liquidités, d'autres zones de vieille industrialisation et de maturation capitaliste avancée, s'emparant de la plus-value produite dans le monde entier et entretenant chez elles de vastes zones de parasitisme qui attirent des liquidités aussi bien pour se maintenir que pour des actions spéculatives sur les marchés, dans un jeu pervers de création et d'expansion de capital fictif.

Marx saisit en germe ce mouvement lié aussi à la dette publique des Etats pour conserver leurs quotas parasitaires qui ont explosé dans les dernières décennies et il explique aussitôt de manière scientifique que de telles sommes d'argent, même si elles rapportent un intérêt, ne peuvent être autre chose que du capital fictif.

«Ici, le versement de l'Etat demeure un capital fictif, illusoire. Non seulement parce que la somme prêtée à l'Etat n'existe plus du tout, mais encore parce que jamais elle n'avait été destinée à être dépensée en tant que capital, à être investie, et que c'est seulement son investissement en tant que capital qui aurait pu faire d'elle une valeur susceptible de se

conserver par elle-même (...) Il peut y avoir autant de transaction que l'on voudra : le capital de la dette publique n'en reste pas moins purement fictif et, à partir du moment où les titres de créances deviendraient invendables, la fiction se dissiperait (...) Néanmoins le capital fictif est doté d'un mouvement propre». («Le Capital», livre 3 ch.XXIX, «Composantes du capital bancaire» Ed. soc. T VII p.127-128).

La maturation impérialiste d'aujourd'hui a élargi la base spéculative autour du parasitisme des Etats créant un fort mouvement spéculatif qui synthétise de façon explosive deux aspects du même phénomène spéculatif. L'Etat impérialiste élargit naturellement sa couche parasitaire interne faite d'activités qui ne génèrent pas de valeur et par des groupes de personnes qui vivent de ces activités parasites; en même temps les dimensions de l'endettement ont généré une forte spéculation internationale d'opérateurs qui par l'achat-vente de ces titres d'Etat cherchent à gagner des parts d'intérêt dans une activité où le capital fictif devient un vertige permanent au point d'attirer toujours plus les liquidités du marché.

Avec la recherche fiévreuse d'intérêts sur le marché des actions que nous avons traitée dans de précédents articles , non créatrice de valeur, détachée de toute activité souvent par la marche de ces mêmes sociétés par actions dont les titres représentent une part de propriété, la spéculation sur le parasitisme des Etats génère donc un tourbillon parasitaire que le système capitaliste observe depuis des décennies et qui par lui-même ne constitue pas un élément de disparition progressive du système.

Les banques qui ont créé ce mécanisme sont composées non seulement d'argent, mais aussi d'actions et de titres d'Etat. Elles sont donc insérées dans ce mécanisme et n'ont d'autre but que de chercher dans les cycles de la production les modalités qui les feront gagner le plus possible. Dans des zones et des cycles déterminés de la production il est donc logique que les liquidités soient davantage attirées par la spéculation sur les dettes publiques et l'achat-vente d'actions, outre les formes plus modernes de paris spéculatifs, plutôt que par l'activité «classique» de prêteur d'argent aux entreprises.

Dans l'analyse marxiste du fonctionnement du système capitaliste, ces processus ne sont pas une nouveauté. Ils sont souvent la manifestation phénoménale mature de ce que Marx avait saisi dans sa phase embryonnaire. Pour les marxistes, il n'est donc pas nécessaire de se mettre à la recherche d'un élément nouveau, de ce quelque chose qui pourrait changer les cartes en jeu. D'autres aspects sont au contraire décisifs pour comprendre quand le système capitaliste peut entrer en crise générale.

Il en découle que pour nous l'étude des avancées de ces processus liés à l'activité financière et au parasitisme impérialiste dans son ensemble est importante pour comprendre dans les divers cycles d'expansion et de contraction de la production de plus-value mondiale: la quantité de parasitisme interne que peuvent supporter les Etats avant d'arriver à la lutte soutenue entre fractions de la bourgeoisie.

Encore plus fondamental est de comprendre combien ces facteurs pèsent dans la lutte internationale entre impérialismes conscients qu'une crise qui conduirait les Etats à la guerre et à des carences dans le maintien de l'ordre social porterait en elle des éléments fondamentaux et objectifs d'une crise révolutionnaire. Ce serait beaucoup plus grave qu'une quelconque bulle spéculative que le capitalisme absorbe depuis l'époque de Marx avec la même facilité qu'il peut faire payer à notre classe les conséquences de ce jeu pervers.